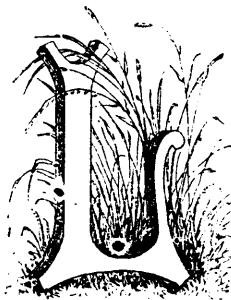




L'HON. ALPHONSE DESJARDINS



ES auditeurs des débats de la Chambre des Communes, pendant la dernière session, n'étaient pas sans remarquer, sur la première rangée des banquettes de gauche, un député à figure intelligente et douce, que la grande personnalité de sir Hector Langevin, son compagnon de pupitre, ne pouvait faire oublier complètement. Ce n'était pas un nouveau venu : au contraire, il était presque un des vétérans de l'enceinte parlementaire ; mais il semblait qu'on lui eût donné pour voisins l'ex-ministre des travaux publics et M. Bergeron, député de Beauharnois, afin que sa physionomie mi-souriante, mi-pensive tempérât un contraste trop frappant entre sir Hector, toujours grave, et M. Bergeron, toujours joyeux. Ce député, c'était M. Alphonse Desjardins, alors représentant du comté d'Hochelaga, aujourd'hui successeur au Sénat de ce Canadien qui fait tant d'honneur à sa race : sir Alexandre Lacoste.

M. Alphonse Desjardins aura quitté la Chambre-Basse en même temps que son homonyme, M. L.-G. Desjardins, ex-député de l'Islet, qui vient d'accepter un emploi à la Législature de Québec. Au sujet de ce dernier, M. Israël Tarte écrivait dans son journal : "C'est encore un de parti : un qui sait quelque chose !" On peut en dire autant de l'honorable M. Alphonse Desjardins, son départ est une perte pour les Communes. Mais personne n'a été surpris de son élévation au plus haut corps politique du pays : depuis longtemps, au contraire, elle était passée à l'état de fait accompli, tant les talents et les services mettaient en vue le nom du nouveau sénateur.

Comme son collègue, l'honorable Rodrigue Masson, comme aussi l'honorable L.-O. Taillon, M. Desjardins est né à Terrebonne. Il est fils de feu M. J. Desjardins, un citoyen intègre et sans reproche, et le frère du docteur Desjardins, oculiste si distingué par l'étendue de ses connaissances en son art, ainsi que du docteur Henri Desjardins, oculiste aussi, l'orateur applaudi des fêtes de Tourouvre et de toutes les réunions où sont conviés nos zouaves pontificaux.

La maison où naquit l'honorable sénateur, était située à l'endroit même où s'élève aujourd'hui la coquette et hospitalière villa de M. Edouard Desjardins, dans un des endroits les plus charmants et les plus pittoresques qui se puissent rêver. De ce lieu, l'œil aperçoit, à travers les arbres touffus qui bordent la route, les eaux bleues de la rivière des Mille-Isles. Deux îlots, décorés des noms bizarres de Grand-Manitou et Petit-Manitou, émergent de l'onde comme deux frais bouquets de verdure. Si, comme l'ont soutenu certains auteurs, les souvenirs et les tableaux de la jeunesse exercent quelque influence sur le caractère et les goûts de l'homme mûr, la vue quotidienne du riant panorama sur lequel se sont portés leurs regards d'adolescents, pourrait bien n'être pas étrangère à cet amour du Beau qui est l'apanage des trois frères.

C'est aussi à Terrebonne que M. Desjardins commença ses études classiques, pour les terminer au séminaire de Nicolet. A sa sortie du collège, le futur sénateur s'enrôla sous les drapeaux de Thémis, et, en 1862, — à l'âge de vingt et un ans — il était admis à la pratique de sa profession. Ses talents brillants, nourris par de fortes études, ne tardèrent pas à lui donner un rang honorable parmi les membres du barreau ; mais ses goûts le poussaient ailleurs. Il voulait manier cette arme puissante et redoutable que l'on appelle la plume du journaliste, et en 1868 — quatre ans après son

mariage avec Melle Virginie Paré, de Montréal — il entra à l'*Ordre*, en qualité de rédacteur.

A cette époque, la papauté traversait une crise néfaste, dont elle ne s'est jamais complètement rétablie. L'étendard pontifical, menacé par les glaives impies des sectaires de Garibaldi, ne pouvait plus flotter vainqueur sur Rome et sur le monde que s'il était défendu par les bras des catholiques de l'univers. Retenu par les liens de l'hymen, loin des champs de bataille, le nouveau rédacteur de l'*Ordre* ne put obéir à cet appel suprême auquel son cœur de vrai croyant aurait si vaillamment répondu. Mais sa plume était là, fine et vaillante, et son prestige, déjà grand et croissant toujours : il employa l'une et l'autre au service du Saint-Père, en travaillant à la formation d'un détachement de zouaves canadiens.

Les efforts généreux de ce nouveau Pierre l'Hermitte contribuèrent grandement à l'admirable organisation de cette héroïque phalange qui devait se couvrir de gloire sur les champs de Mentana, et que le grand poète chrétien, Victor de Laprade, salua au nom de toute l'Europe catholique. Le Souverain Pontife, touché du noble zèle de M. Desjardins, en cette circonstance, le nomma chevalier de Pie IX, le 30 juillet 1872.

A sa sortie de l'*Ordre*, M. Desjardins entra au *Nouveau-Monde*, journal fondé en 1867, par M. Royal, aujourd'hui lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest. Là, la multiplicité de ses talents s'affirma d'une manière évidente. S'agissait-il, en effet, d'avoir l'œil à la caisse, de veiller à l'équilibre entre le doit et l'avoir, le futur président de la banque Jacques-Cartier était tout de suite chargé de la besogne. Avait-on besoin d'un article crânement tourné ? C'était encore à lui que l'on avait recours ; et, dans l'un et l'autre cas, il savait donner entière satisfaction. Aussi, la présence de M. Desjardins au *Nouveau-Monde* était-elle pour cette feuille une garantie de succès. Grâce à lui, ce journal subit des modifications importantes, notamment en inaugurant chez nous l'ère des journaux français à un sou, réforme qui ne contribua pas peu à attirer des acheteurs. Mais, en 1879, en dépit de l'honnête et intelligente gestion de M. Desjardins, le *Nouveau-Monde* dut faire le plongeon, qui semble être la destinée quasi inévitable d'à peu près tous nos journaux. Alors, changeant encore une fois de position sociale, l'ex-administrateur se tourna vers la finance, arène où il avait déjà combattu avec succès. On sait ce que lui valut cette heureuse décision : la banque Jacques-Cartier, dont il est aujourd'hui le président, voit dans la réputation et le talent de son chef un gage sérieux de prospérité.

Cinq ans avant la chute du *Nouveau-Monde*, M. Desjardins avait fait son entrée dans la politique active. Aux élections générales de 1874, les électeurs du comté d'Hochelaga, en quête d'un candidat, lui avaient offert le siège vacant. On était alors à des jours difficiles. Lié par ses principes aux traditions conservatrices, un peu effrayé d'autre part par cette machine infernale qu'on appelait le "scandale du Pacifique," qui faisait tourner tant de têtes, M. Desjardins accepte la candidature et se proclame indépendant. Son honorabilité bien connue, la largeur d'idées de son programme, firent les électeurs d'Hochelaga à l'élire à l'unanimité. Aux élections suivantes, alors que le gouvernement MacKenzie eût montré qu'il n'était pas ce qu'un vain peuple avait pensé, le député d'Hochelaga se présenta de nouveau devant ses électeurs, cette fois, comme partisan indépendant de la politique conservatrice, et le vote de ses commettants donna raison à cette nouvelle attitude. Depuis lors, chaque élection générale fut pour M. Desjardins l'occasion, soit d'une acclamation, soit de victoires qui tenaient de l'écrasement. Capter, pendant vingt années consécutives, la confiance des électeurs de la division électorale la plus considérable du pays, et ce sans compromis, sans trucs d'élections, cela signifie quelque chose, ou bien le *consensus generalis*, tant vanté des philosophes, n'est plus qu'un conte à dormir debout !

Dès son entrée au parlement, le député d'Hochelaga y prit un rang prééminent, et sut le conserver. Sa parole agréable et réfléchie, ses connaissances variées et approfondies, imprimaient à son avis un poids, une autorité que ne peuvent souvent

obtenir les harangues fréquentes et interminables de parleurs plus amis de la quantité que de la qualité. Aussi, si c'est les larmes aux yeux que M. Desjardins faisait, il y a quelques semaines, ses adieux à ses fidèles électeurs, ce n'est certes pas sans regrets que ceux-ci ont vu s'éloigner un champion aussi dévoué de leurs intérêts les plus chers.

Mais une biographie de M. Alphonse Desjardins serait incomplète, si elle ne rappelait les obligations que lui ont les hommes de lettres de notre pays. En plus d'une circonstance, leur reconnaissance lui a décerné le titre glorieux de Mécène. Si l'envoi d'un centième article à la *Revue Canadienne* par M. Benjamin Sulte prit les proportions d'un événement, à qui est-ce dû ? A M. Desjardins, qui paya généreusement les violons en cette occasion, et offrit à tous nos écrivains un dîner superbe, que ceux-ci surent rehausser encore par l'esprit gaulois qu'ils y apportèrent. Plus récemment, c'était les membres de la société d'Economie Sociale qu'il régala ainsi, et, ces jours passés, il se chargeait de faire oublier, pour quelques heures, à nos hommes d'Etat, les soucis que leur cause la chose publique. Le président de la banque Jacques-Cartier sait amasser ; mais sa bourse, on le voit, est toujours ouverte, comme son cœur.

Paulo majora canamus. Le 24 mai 1880, M. Desjardins unissait ses destinées à celles de mademoiselle Hortense Barsalou, fille du fameux industriel montréalais, M. Joseph Barsalou. Ce choix fut singulièrement heureux. Femme d'intérieur accomplie, madame Desjardins sait aussi, au besoin, rehausser par les charmes de son amabilité l'éclat de ces fêtes dont son époux se montre si prodigue.

Parfait citoyen, époux modèle, M. Desjardins ne pouvait manquer d'être à la fois bon père et bon éducateur. Aussi, le Ciel a-t-il béni les efforts qu'il a fait en ce sens. L'aîné de ses fils est allé joindre l'héroïque phalange des fils de saint Ignace ; quant au cadet qui gravit lestement, à l'exemple de son père, les échelons de la fortune, le bruit court qu'avant les tristes jours du carême... Mais soyons discret : ne soulevons pas le voile qui recouvre l'avenir — voile léger comme la gaze qui orne le front joyeux d'une épouse.

Un grand nombre de citoyens de Montréal, en quête d'un remplaçant de M. McShane, ont offert à M. Desjardins de se porter candidat pour la mairie, avec la perspective d'une victoire comme il sait en remporter. Cette offre sera-t-elle acceptée ? Je l'ignore. Cependant, son refus serait une perte pour notre métropole, car un homme comme M. Desjardins affable, d'une honnêteté scrupuleuse et d'un talent éprouvé, trouve sa place partout. C'est pourquoi LE MONDE ILLUSTRÉ a tenu à le mettre dans sa galerie canadienne et lui offrir, par mon humble voix, ses tardives mais sincères félicitations au sujet de son élévation au Sénat.

E. S.

LE GATEAU DES ROIS



Ces jours de fête gastronomique et pantagruélique, où le cœur et l'estomac se mettent de la partie pour bombarder l'humanité de vœux, de souhaits, de compliments parfois indigestes ; de bonbon, de puddings et de pieds de cochons truffés toujours indigestes, je trouve chaque année des souvenirs opportuns — importants, diront

peut-être quelques-uns — dans les replis profonds de mon cerveau.

Avant d'aller plus loin, j'ouvre ici une parenthèse et je me demande pourquoi on truffe les pieds de cochon. Mon nerf olfactif trouve cette réponse dans les sinus caverneux de ma substance cérébrale. C'est qu'on parfume ce qui sent trop mauvais. Conclusion : lecteurs, méfiez-vous des gens à parfums. Ces gens à senteurs ne sont pas toujours en odeur de... sainteté.

Mais, revenons à notre sujet. Ainsi, la Noël me rappellera toujours la Noël du siège de Paris, où je réveillonnai d'un pâté de chien, flanqué de souris